Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **66 (1962)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

Autrefois et jusqu'à ces dernières années, une vérité ou un préjugé prévalait : le créateur était supérieur à l'exégète, au critique, à l'essayiste. Il tirait tout de son fonds, de son authenticité ; l'autre travaillait au deuxième degré. Depuis, beaucoup de romanciers pratiquent la technique, l'imitation et la patience plus que l'authenticité, les poètes les imitent et les hommes de théâtre montent une pièce comme un pâtissier construit la sienne. Une réclame savante, pour ne pas dire tapageuse, fait le reste. Il en est résulté d'abord une sorte de déroute dans le public, puis le calme est revenu avec une disposition à tout accepter. Plus que jamais, l'art varie et évolue au gré de chaque individu. Dans ces conditions, il nous arrive de découvrir plus de talent, d'authenticité, chez des critiques que chez des poètes. Pourquoi, dès lors, ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?

Il nous plaît, en conséquence, de commencer cette chronique par un volume d'exégèse de haute qualité, l'*Essai sur Stéphane Mallarmé* de Pierre-Olivier Walzer (Poètes d'aujourd'hui, Pierre Seghers, éditeur, Paris).

« Dis-moi qui tu hantes, susurre le proverbe, je te dirai qui tu es. »

M. Pierre-Olivier Walzer hante bien : Paul-Jean Toulet, Paul Valéry, Stéphane Mallarmé. Voilà de grands noms et de toute confiance. Leur choix par une même personne trahit une constance dans les goûts. Ces trois maîtres furent poètes et théoriciens à la fois ; les trois adoraient le raffinement des idées et la préciosité d'expression. Les trois se voulurent aristocrates de l'esprit, et le furent. Toulet se permit, il est vrai, une incursion à sa manière dans le roman un tantinet réaliste et audacieux. Il ne pourrait donc pas, à l'instar de Valéry, récuser ce genre avec des arguments d'alchimiste du verbe et de la pensée. Mallarmé, lui, aurait même refusé de concéder un instant de son éternité à cette forme « dégradée » de l'art.

Précieux à son tour, amoureux du raffinement esthétique mais avec le sourire, non pas le sourire désabusé et condescendant de Valéry, un sourire tendre et discret, au contraire, qui n'est que ce qu'il est, M. Walzer butine sans en avoir trop l'air ses fleurs préférées, chantonne à peine, et distille un miel qui ne manque pas de saveur. Il sait admirablement changer le menu et son style suit les fluctuations de sa pensée et de ses impressions : il n'en demeure pas moins et toujours d'une élégance rare et plaisante. A l'école de Valéry, Walzer a appris que la subtilité ne heurtait pas nécessairement la clarté de front et que cette dernière qualité enrichit bien plutôt ce qu'elle touche, y compris la subtilité. Quel esthète confus et moderne battra jamais un Valéry dans ce domaine-là ? Walzer va donc, comme le cygne de Sully-Prudhomme, d'une douce, languissante allure, et le lecteur le suit à la trace, heureux de se sentir en compagnie noble, poétique, où tout se fait grâce et beauté, quand, tout à coup, Walzer se cabre. Il ne renie pas son dieu, mais il se refuse à tout admettre de ses audaces et il demande à voir de plus près. Une formule concise et qui porte, une réticence à peine esquissée, lui suffit à redresser la vérité et à satisfaire son demi-scepticisme. L'esprit critique est sauf.

Gâté, avec Valéry, dans son choix et dans ses goûts, Walzer l'est plus encore avec le divin Mallarmé. Il ne pouvait trouver matière mieux adaptée à son tempérament et à ses ferveurs essentielles. L'exégète de Valéry a devant lui un sujet en or : il peut s'abandonner à ses démons intérieurs.

Si adapté qu'il soit à vos goûts, un sujet n'en présente pas moins toute sorte d'écueils lorsqu'il a été traité déjà par d'innombrables essayistes, critiques et commentateurs. L'audacieux ne risque-t-il pas de marcher sur les terres des autres et de glaner peu d'épis nouveaux ? Walzer a prévu le danger : il limite ses ambitions à l'exégèse des pièces principales du maître et il procède à sa façon, par petites doses, ce qui lui permet de tirer le suc le plus subtil de chaque poème traité. L'auteur suit l'ordre chronologique et nomme les merveilles de Mallarmé, l'une après l'autre. Les titres de ses courts chapitres sont un vrai programme : *Spleen et rococo, L'illusion pédagogique, Impuissance du cygne, Musique et symbole, Symphonie typographique,* etc. La variété des sujets interdit toute monotonie et l'art du critique renouvelle sans cesse l'intérêt. Sourire du lecteur !

C'est que la matière n'était pas d'un maniement facile. Stéphane Mallarmé se voulut l'homme de la subtilité élevée à l'état de principe, le poète dépersonnalisé dans l'espoir d'arriver à la poésie pure, délivrée du concret, des objets nommés, du lyrisme personnel, de la clarté trop mécanique et de la syntaxe traditionnelle. Bref, le rêve à l'état pur ! Allez traiter cela sans fatiguer le lecteur ! Pour nous allécher, Pierre-Olivier Walzer commence par le Mallarmé du début, bon lycéen épris de ses modèles et qui recopiait pieusement des milliers de vers des autres. Il nous le montre ensuite commis à l'enregistrement, vulgaire

scribe en somme, de quoi satisfaire notre sens démocratique de l'égalité. Tardivement, Mallarmé s'en vint à la philosophie. Il découvrit Hegel, le séducteur européen avant Nietzsche, fut ébloui par son rythme trilogique, qu'il décida d'appliquer non plus à la philosophie, à l'Esprit (le jeune provincial ne marche pas dans les pas des autres ; il se veut original et génial du premier coup), mais à la Poésie. Nous voici à l'heure de la vraie bataille mallarméenne. Travail titanesque, impossible ! Il s'agit de poser le réel pour le nier, puis de créer la synthèse à l'aide de mots incantatoires. Mallarmé se voit condamné à dynamiter la langue, les mots, la syntaxe ; à pratiquer l'obscurité voulue, à scandaliser ses contemporains (voir Jules Lemaître !) et à en appeler à de rares initiés. Foin du *pecus vulgum,* arrière la tribu !

Lentement, au long des ans, les initiés se levèrent et surgirent sur la place publique. Leur critique se fit cantique, leur salon chapelle, la réticence dans l'enthousiasme fut baptisée blasphème. Et il faut bien avouer que, par ses réussites, Mallarmé avait réalisé cette gageure de faire vibrer l'aile de la Poésie et de satisfaire à la fois notre intelligence et notre cœur. Ce sont pièces d'orfèvrerie et bijoux de haut carat que ses petits poèmes. On y distille goutte à goutte l'essence de la poésie, et le lecteur averti (grâce à Walzer ici) se sent pleinement heureux, d'une plénitude abstraite et concrète.

Mais il y a les échecs, qu'avouait le maître et que trop d'adorateurs refusent de reconnaître tels. Il y a cet absolu du croyant qui nie tout le reste, du moins tout ce qui a précédé Mallarmé. Thèse dangereuse ! Le grand Mallarmé peut supporter la critique, admettre l'essai raté de temps en temps. Cet habile, oh combien ! ne se réclamait que des purs, que des rares. Tout esthète en puissance se croit ce choisi, quitte à payer sa promotion d'une intransigeance farouche à l'égard des autres.

Au plus profond de lui, le scoliaste Walzer se sentirait assez enclin à pratiquer cette ferveur totale, mais son intelligence le sauve à temps. Devant le danger, il esquisse une pirouette, sorte d'entrechat intellectuel, sauve son esprit critique et laisse à d'autres la responsabilité de leurs exagérations. Dans la religion mallarméenne, Pierre-Olivier Walzer a choisi la meilleure part, celle de l'honnête homme parfait. En cela, il se montre digne en tout point de Mallarmé.

*

Faut-il classer M. Emile Born, l'auteur de *Victor Hugo, le prophète* (Editions du Scorpion, Paris) parmi les critiques, cette race qu'il déteste cordialement ? Appartient-il au mysticisme social dressé non pas contre la religion, mais en parallèle avec elle ? En tout cas, son livre semble représenter l'effort de toute une vie, tant il fourmille de connaissances, de réflexions, d'enthousiasmes exprimés, de malédictions exprimées aussi. Il faudrait, de toute nécessité, entrer chez celui-ci comme on entre en religion, l'esprit dégagé des soucis ordinaires, le

cœur purifié par une foi ardente, que rien ne déconcerte, et l'admiration toujours prête. *Victor Hugo, le prophète ?* Une véritable hagiographie écrite dans le climat de la Bible, dont les anges seraient remplacés par l'extraordinaire et divin Hugo. Quelle que soit notre opinion sur ce grand homme, il convient de saluer le choix de M. Born : Hugo demeure un géant, un immense bonhomme, selon l'expression de Flaubert. Que l'hagiographe nous pardonne cette allusion trop laïque ! Les fidèles ne supportent pas le contact impur, et M. Born est et se veut un fidèle.

Ce qui étonne, chez Hugo, c'est la part du bon sens pratique, énorme, d'une justesse de touche impeccable. On pourrait citer des jugements merveilleusement actuels et que nous signerions avec enthousiasme. Il n'y aurait qu'à choisir au hasard. Et pourtant, et pourtant, il se dégage du tout une impression confuse, déroutante, absolument inédite. *Victor Hugo, le prophète* ressemble à tout et ne ressemble à rien. Littérature engagée, mysticisme social, réminiscences bibliques, foi en Victor Hugo comme en un absolu, autant de qualités et de défauts qui font de ce volume une œuvre à part, inclassable et insolite, émouvante parfois. Comment ne pas donner raison à M. Emile Born quand il écrit :

« Les hommes de ce temps parlent comme si le moment présent était exceptionnel, et ils s'érigent en juges des temps passés. Le moment présent n'est cependant exceptionnel que parce que nous le vivons, et parce qu'il nous est possible de le façonner à notre image, dans une certaine mesure. Mais les éléments, les matériaux qui sont à notre disposition pour ce faire, sont les mêmes, de toute éternité, c'est-à-dire depuis la création du monde. »

De la sagesse, de l'exagération, de l'enthousiasme, un bel idéal, un amour unique pour un grand poète doublé d'un mage, voilà ce que nous offre M. Emile Born.

*

Le Christ de tout le monde, de M. Joseph Jobé (Edita, Lausanne, et la Bibliothèque des Arts, Paris) est un beau livre de haut luxe. Consacré à la représentation du Christ à travers les âges et les pays, il est illustré luxueusement. Les reproductions en sont si magnifiques et le sujet s'y voit traité d'une manière si simple et si définitive que l'on peut bien parler d'un livre unique. Ce dernier a, d'ailleurs, paru en même temps en Amérique, avec texte en anglais.

La première originalité de l'auteur réside dans le goût et le pittoresque du choix des reproductions. Vu la grande richesse du sujet, qui se rapporte aussi bien à la religion pure qu'à l'art, il fallait choisir, éliminer, ne retenir que le rare et l'inattendu. Depuis les antiques et les primitifs jusqu'aux peuplades d'Afrique et d'Asie, que de variations sur un thème commun, que d'expressions insolites ! Il y a loin de l'artiste gothique au jeune peintre africain contemporain. Le Noir, comme il se doit, peint le Christ en noir, et le diable qui le tente est un monstre

étrange, noir lui aussi, mais aux yeux flamboyants. Quant au sculpteur du moyen âge, il pratique le symbole et prouve que nos abstraits modernes n'ont rien inventé. L'artiste indien, lui, part du Bouddha pour arriver au Christ.

Sérieux, sans naïveté facile, Jobé traite la réalité du Christ et sa légende avec respect et foi :

« Le destin du Christ parmi les hommes a quelque chose de stupéfiant. Sa vie a été annoncée par les prophètes, puis racontée par les évangélistes. Mais nous ne connaissons avec certitude ni la date de sa naissance ni non plus la date de sa mort.»

Même le nom de Christ représente un surnom grec. Si les évangélistes, nos sources, rapportent l'enseignement du Maître, ils oublient de le décrire. Pour M. Jobé, cet oubli s'explique par l'horreur des reproductions des êtres vivants chez le peuple juif. On redoutait l'idolâtrie par-dessus tout. D'autre part, les premiers chrétiens, obligés de se cacher, ont été amenés naturellement à user du symbole. On sent que M. Jobé le regrette quelque peu. La vérité, c'est que le plus ancien portrait du Christ ne remonte qu'au sixième siècle de notre ère. Jusqu'à cette époque, tout ne fut que symbole et, dans les premiers siècles, on eut même deux écoles. Celle de Tertullien penchait, sinon pour la laideur physique, du moins pour des traits quelconques, afin de laisser à l'esprit la première place. D'autres docteurs, s'appuyant sur les affirmations du Psalmiste, pretendaient, au contraire, que le Christ fut le plus beau des enfants des hommes.

Merveilleux départ que ce départ vague pour inventer, peu à peu, l'image du Christ à travers les siècles ! L'humanité a profité de l'aubaine. L'essentiel — et Joseph Jobé y insiste — reste que chaque peuple, chaque individu, puisse satisfaire sa ferveur et ses goûts artistiques à l'aide et au nom d'un sujet qui parle d'abord à l'âme. Le corps, ici, demeure d'une importance très secondaire.

Si nous ajoutons que M. Joseph Jobé écrit bien, d'une plume élégante et claire, nous donnerons peut-être le désir à chacun de lire et de feuilleter ce beau volume.

*

Et voici l'heure de poésie, heure riche comme à l'accoutumée et comme il se doit dans un Jura voué à la poésie.

Les Editions du Jura Libre viennent enfin d'éditer, en un volume cossu et riche, les *Poèmes* d'Arthur Nicolet, de regrettée mémoire. Révolté perpétuel, en apparence du moins, Nicolet eût souri de voir son œuvre préfacée par un académicien et un maréchal de France, Juin. A coup sûr, il aurait aimé ce salut d'un Monsieur qui, à l'instar de Camus, connaît les magies africaines pour les avoir vécues avec son cœur, son âme et son sang. Qui a goûté de telles illuminations en reste à jamais marqué, comme le fut Nicolet :

« Renouvelant les jeux de Minerve casquée,
Nous avons vu fleurir les minarets légers
Sous le vol fabuleux des oiseaux passagers,
Et la grâce mauresque en ses monts embusquée. »

Arthur Nicolet ? On pourrait parler longuement de ce reître, de ce barde et de ce poète au souffle hugolien. En plein surréalisme, quand les coureurs aux poumons délicats rejetaient les tirades pour les mots croisés, celui-là a voulu demeurer fidèle à son tempérament bourguignon et s'exprimer en termes sonores et en vers richement balancés. Il me semble l'entendre encore s'élever contre les abstraits tellement abstraits qu'ils en perdaient consistance et existence. Lui, le vivant par excellence, riait aussi de l'existentialisme sans âme de Sartre. Il aimait le vrai, le réel, le solide. Et quelle âme généreuse sous son air ironique !

Un paysan de mon village, qui n'a jamais lu et ne lira sans doute jamais un vers de Nicolet, mais qui passa en sa compagnie l'avant-dernier après-midi du poète, a gardé de cet homme étrange, pas comme les autres, un souvenir ébloui. C'est peut-être là la touche du vrai poète : posséder, avant même le don du mot, le don de sympathie doublé du don de correspondance.

Arthur Nicolet ne prisait guère les pédagogues, à qui il reprochait de confondre technique avec art et de manquer d'un minimum de fantaisie. Cet ancien Normalien savait, pourtant, qu'il y a pédagogue et pédagogue et que, après les « mécaniqueurs » et les figés, il reste les autres, les vivants. Il savait aussi qu'il y a bien des manières d'être solitaire et de mener seul son propre combat. D'instinct, il reconnaissait les amoureux des hautes terres jurassiennes dont l'âme plonge dans un profond passé.

Il faudrait, maintenant, en venir aux poèmes, à ces merveilles de sonorité, de délicatesse, riches d'images, de symboles et de splendeurs orientales. Cocasses à l'occasion, ses vers savent pleurer, rire, chanter, frémir tout bas. Ils parlent d'eux-mêmes, sans avoir besoin du secours de l'exégète. Ils sont, pour la plus grande gloire de notre Jura.

*

Jurassien de Genève. M. J.-R. Fiechter a publié, aux Editions de la Coulouvrenière et de la Prévôté (Genève et Moutier) une magnifique plaquette de vers intitulée : *Quarante chants d'arrière-saison.* M. Roger Voser, de Belprahon, a illustré le texte de huit gravures en couleurs du plus bel effet. Les poèmes ont valu à leur auteur le Prix de poésie 1962 des écrivains genevois.

Les lecteurs se sentiront immédiatement en communion d'idées et de sentiments avec ce poète mélodieux et réfléchi, qui ne se contente pas de l'ivresse verbale, mais qui distille son miel, le décante, et ne livre que l'essentiel. Fiechter a derrière lui une lourde et longue expé-

rience, dont il a su tirer une philosophie réconfortante malgré tout. Le corps tendu comme pour l'attaque, la tête droite, il s'avance en perpétuel conquérant et sa phrase incisive sonne à la façon d'un clairon. Il dit son mot aux insolents et il rétablit (il le tente du moins) la justice. C'est un régal de l'écouter soulever les problèmes de l'existence, de l'art, des lettres, puis de les résoudre avec imagination et raison.

Il pratique plutôt le vers classique et il prouve que la rime et le rythme régulier n'ont pas été inventés pour le chic, mais qu'ils corrrespondent à une nécessité musicale que notre langue, dépourvue d'accents, ne posséderait pas sans eux. Voyant venir le soir de sa vie, après une belle moisson d'œuvres, il concentre ses émois, dépouillés de l'inutile et facile romantisme, en des poèmes d'une concision totale et il cisèle de petites merveilles :

« Dormeur mal éveillé,
Je vais à travers champs
Et cette odeur, mêlant la cendre à l'amertume
Des fanes, feux fumants,
Est-elle herbe rouillée au sol abandonnée
Ou floraison fanée
De mes jeunes années ? »

*

Après *Les Vergers du printemps,* premiers poèmes de jeunesse publiés sous le pseudonyme de Vincent Vermont, M. André Imer, qui reprend son nom, donne, aux Editions de la Tour de Rive, à La Neuveville, *La Vie saoule.* Il s'y montre beaucoup plus sûr de ses moyens, jongle avec les idées et les impressions, libère ses démons intérieurs et sa musique tout aussi intérieure, en des vers tantôt réguliers, tantôt libres, mais bien rythmés. Il ne dédaigne pas un brin de folie, de jeu, d'ironie, et pratique, à l'occasion, le macabre :

« Ils sont là comme
des rats, les hommes —
avec leurs petits yeux lubriques
et leurs museaux pointus. »

Jeux innocents, en somme ! André Imer préfère plus de mélodie, plus d'harmonie et, disons le mot, plus de romantisme :

« Mains de lait, peau mirabelle,
J'ai mis mon cœur sur le tien. »

*

Poète et musicien, en dépit de la politique (il est député, s'il vous plaît !), Henri Devain continue à chanter en vers et en musique lorsque le cœur lui en dit. A la veille du dernier Noël, il a eu la délicate attention de faire éditer *L'Heure adorable* (Editions Chante-Jura, La Ferrière), dix Noëls pour deux ou trois voix. Créateur du texte et de la musique, il ne doit rien à personne et il avance du pas qui lui plaît.

C'est un pas discret, qui ne cherche pas à donner le change et à nous faire croire à d'inaccessibles sommets lyriques. Devain propose aux enfants — et aux grandes personnes — des sujets émouvants et édifiants qui leur permettront de passer les jours de Noël dans une atmosphère d'élévation et de dignité. On chantera, on priera, et les heures passeront, parmi les évocations antiques et pieuses. Berceuses de Noël, clochers de Noël, et une étoile là-haut, la bénissante !

*

Le roman se fait difficile, non pas à cause du manque de matière et du manque de talent, mais parce que les esthètes et les théoriciens se sont jetés sur lui, à leur tour, et l'on sait ce que cela signifie. Voir la poésie ! Désarçonné, le public regarde et attend, tout heureux de se jeter en cachette sur les Balzac et les autres, pour se consoler du reste. On parle du nouveau roman, dit néo-réaliste. Il a du bon, il a du moins bon. Il travaille dans le menu, le détail, et il lui arrive de réussir. En cas d'échec, le mal semble définitif. En tout état de cause, il aura, à la suite de Joyce, Faulkner, Lowry et Virginia Woolf, ramené l'attention sur le geste anodin d'apparence ; cherché, dans le découpé de la vie, une nouvelle épaisseur d'existence. La plupart des hommes préfèrent l'onomatopée à la phrase équilibrée et construite. Beaucoup pratiquent *l'asyntaxisme* sans le savoir. Pourquoi un romancier n'userait-il pas de ces méthodes ? Pourvu, pourvu qu'il n'abuse pas !

M. Roger-Louis Junod en est arrivé à une maîtrise de conception et d'expression qui lui permet de tenter les nouveaux chemins. Il l'a fait. En donnant à son dernier livre le titre : *Parcours dans un miroir* (Editions Gallimard, Paris), il se condamnait à un narcissisme plus intellectuel que sentimental. On lasse, en effet, la sensibilité plus vite que l'intellect. Il discute alors, cite Sartre et ses thèses, appelle à la barre l'ombre de Kierkegaard. Son texte en devient saccadé, coupé à l'extrême, au grand dam de cette chère sensibilité. Et c'est dommage !

Par bonheur, Roger-Louis Junod possède le sens de l'observation extérieure et le don de l'évocation. Quand il s'abandonne à ses démons intérieurs, il entraîne le lecteur sur les routes du Jura, de Neuchâtel ou de Genève, et tout se fait plaisant, lourd d'intérêt. Il se montre romancier de première force. Voilà pourquoi notre commission littéraire a eu raison de lui décerner son prix de 3000 fr.

Après tant d'hésitations et de retours sur lui-même, l'auteur, d'un bond magnifique, s'élève au-dessus de la platitude du tout fait pour

aborder sur le haut plateau de l'art subtil et de l'originalité évidente. Cela seul compte.

*

M. J.-P. Schaller a deux qualités fondamentales : il écrit bien parce qu'il pense bien. Docteur en théologie, il se tourne, par vocation, du côté des prêtres, mais il le fait avec tant de science aimable, de joyeuse philosophie et de goût de la science qu'il plaît autant aux laïques qu'aux clercs. Chaque année, ou presque, voit paraître un nouveau livre. C'est ainsi que, après *Prêtre et médecin en face du malade* (Le Jura, Porrentruy), *Secours de la grâce et secours de la médecine* (Paris-Bruges, Desclée de Brouwer), et *Direction des âmes et médecine moderne* (Salvator, éditeurs, Mulhouse), il vient de faire éditer, toujours à Mulhouse, *Morale et affectivité*. L'œuvre est d'un spécialiste en théologie et, pourquoi pas ? en médecine. Sans hâte, sans nervosité, avec les arguments *ad hoc,* l'auteur se promène dans le monde de l'affectivité et de ses déviations comme en pays conquis. Il domine, il explique, il touche. Je ne sais si les confesseurs mettront en pratique ses conceptions ; en tout cas, ces dernières ne pourront que séduire les vulgaires pécheurs, non point pour les encourager à continuer *(perseverare diabolicum),* mais pour leur indiquer le chemin du salut. Un esprit de la classe et de la clarté de pensée de J.-P. Schaller lave la religion de l'accusation de retardataire. Ici, nous sommes à la page, et comment !

*

Si J.-P. Schaller travaille dans le domaine théologique, son frère François donne, comme on dit, dans l'économique, dans la sociologie. Lui aussi publie avec fougue et ténacité. Conférencier infatigable, il traite toutes les questions du jour qui touchent à l'industrie et au commerce. Cette année, dans deux plaquettes savantes et d'une lecture facile, il a étudié l'*Intervention du pouvoir au sein de l'industrie horlogère* et la *Théorie de la stérilité du capital et la valeur-travail, de Karl Marx à Jean Fourastié et N. Khrouchtchev.* De l'histoire nous passons sans effort et comme naturellement à la sociologie et à la science, tant M. Schaller possède l'art de simplifier son problème et de le mettre à notre portée.

*

Décidément, les Jurassiens s'intéressent à tout et écrivent sur tout. M. Marcel Joray, directeur des Editions du Griffon, pour sa part, s'est tourné vers les *Trésors du Musée national de Zurich.* Il leur a consacré une brochure portant le même titre et il a demandé le texte à M. Claude Lapaire, conservateur au dit musée.

Ceux qui ont eu le privilège d'entendre, à Saint-Ursanne, M. Claude Lapaire parler de la collégiale ont appris combien cet intellectuel jeune

et ardent excelle à dire des choses sensées avec un naturel et une facilité de débit qui touchent à l'enchantement. Il sait même susurrer de gentilles rosseries qui n'ont l'air de rien, mais qui trahissent un goût et un art de l'ironie « bien de chez nous ». Les lecteurs de *Trésors du Musée national* retrouveront ce Lapaire-là. Au contraire de nos frères d'outre-Sarine trop disposés à emboucher la trompette des louanges lyriques et épiques devant leurs richesses, Claude Lapaire éprouve le besoin de remettre les Suisses à leur juste place dans le domaine de l'art. Nous n'avons pas de quoi être fiers de nos prédécesseurs du XIXe siècle, en ce domaine. Nous le pensions déjà. Merci à M. Claude Lapaire de nous le redire avec tant d'esprit et de délicatesse !

*

Notre Jura serait-il encore lui sans un peu d'histoire et sans le goût de cette histoire ? Chaque année, notre littérature — et la société jurassienne s'en félicite — s'enrichit d'un ou deux volumes dans ce genre aimé, aussi aimé que la poésie. Voici d'abord *Les Franches-Montagnes dans l'Histoire* (Edition du *Franc-Montagnard,* Saignelégier), de M. A.-Paul Prince. Une telle œuvre ne pouvait mieux choisir son heure, en ces jours de crise sur le haut lieu de notre pays. Tout ce qui touche aux Franches-Montagnes nous émeut et éveille automatiquement notre intérêt et notre sympathie. Ce livre vient donc à son heure, quoique avec un retard de quelques mois. Je m'explique. Préfacé comme il l'est par un ancien conseiller fédéral, peut-être aurait-il montré à d'autres conseillers fédéraux, anciens ou actuels, ce que l'on peut et ce que l'on ne doit pas toucher dans ce pays-là. Des êtres venus du fond des temps vers la liberté et à l'appel de cette liberté portent, dans leur sang et dans leur âme, de lourdes hérédités en faveur des sacro-saintes franchises et ils bénéficient d'un si long apprentissage de l'indépendance et d'un tel amour d'une terre ingrate, dure et d'autant plus chère, que nul ne peut les traiter à la légère, de quantité négligeable. Etonnez-vous alors si ceux-là n'imitent pas ces Européens trop peu fiers qui courent au-devant des maîtres étrangers au lieu de se proclamer leurs propres maîtres ? Les Francs-Montagnards se sentent maîtres chez eux.

Leur histoire émeut et étonne dans sa simplicité. Par la grâce d'un prince-évêque du moyen âge, des assoiffés de liberté montèrent, de près et de loin, vers ce haut lieu où les attendait beaucoup de travail, tant il fallait défricher de forêts, mais la liberté était au rendez-vous. En ces temps de servage, on a le droit d'imaginer que ce ne furent ni les timorés, ni les rampants qui obéirent à l'appel. De peur de tomber dans les enthousiasmes faciles et sentimentaux, M. Prince joue au sceptique et se refuse à admettre comme parole d'Evangile les belles légendes, trop belles pour être vraies. Pourquoi, cependant, ces montagnards n'auraient-ils pas eu le droit de rêver et de poétiser après coup ? Guillaume Tell lui-même résisterait-il aux exigences mathématiques ?

Plus subtil que sceptique et lorsqu'il a, de cette manière, gagné la confiance du lecteur, M. Prince peut se jeter dans le panégyrique d'un pays aimé. Il a raison. Au cours des siècles, le travail et les souffrances en commun, l'existence frugale, la rudesse du climat, ont forgé un peuple uni et résistant et ont fait disparaître les différences d'origine. Le peuple franc-montagnard était là, bien planté sur son plateau et décidé à y demeurer, envers et contre tous. Il l'a prouvé aux temps des guerres et des invasions. C'est un plaisir de roi de suivre, dans les pages si denses du volume, les péripéties de tant de luttes et d'apprendre que noblesse ne sait pas faillir. Tenaces, minimes parfois, comme eût dit le poète, un peu sur leurs sous et pour cause, les Montagnards ont pu se chercher noise pour des affaires de paroisse ou de bornes : au moment du danger, ils se retrouvaient unis, coude à coude, devant les intrus. On parle de la fierté montagnarde et de leur dédain facile, à ces *fierats,* parce qu'ils veulent d'abord savoir avant de vous adopter. Parlez-leur du pays, et vous verrez les sourires vous répondre.

Religieux de conviction et de profession, M. A.-Paul Prince insiste sur le côté religieux de ce peuple. Ne sommes-nous pas tous d'Eglise, en notre Jura ? Peut-être l'auteur en veut-il un peu trop à ce curé Copin de la Révolution, qui fut curé du Noirmont ? Ses pages vengeresses, à retardement, procèdent d'une sainte indignation. Elles risquent, cependant, de changer en manuel d'apologétique chrétienne ce qui avait si bien commencé en pur livre d'histoire.

*

M. Florian Imer fréquente nos actes depuis longtemps. Il m'apparaît, en tout honneur s'entend ! le fouineur par excellence. Occupé, avec quelle passion ! à la petite histoire, il ne cesse de découvrir de nouveaux héros de notre passé. Aujourd'hui, c'est à un Girondin converti à l'Empire qu'il en a, à David Charles Henri Cunier, de Renan. La brochure qu'il lui consacre est courte, mais riche de documentation. Un texte de plus à verser au dossier jurassien !

*

Et nous voici au dernier volume de cette revue, à un livre de belle présentation, qui fera honneur à toute bibliothèque. Livre de bonne foi par l'esprit qui anime ses auteurs, livre d'audace et de générosité parce qu'édité, en des circonstances de crise, par des Vaudois qui mettent la vérité et le culte de cette vérité au-dessus des petites contingences matérielles et sociales ! Il donne aux Suisses soudain trop timorés quand il s'agit de notre Jura une leçon de civisme véritable et une leçon de paix non moins véritable. Les Cahiers de la Renaissance vaudoise, dirigés actuellement par MM. Bertil Galland, André Manuel et Marcel Regamey, consacrent leurs efforts à l'illustration et à la défense

des entités suisses réputées originales et irremplaçables, aux provinces qui n'en sont pas une, selon leur expression. Après *Le Tessin des Tessinois,* qui eut grand succès, ils viennent donc de publier *Le Jura des Jurassiens* (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne).

Neutre actif en nos batailles, qui ne sont très souvent que des escarmouches, le directeur Galland s'est, comme pour le Tessin, adressé à des gens du pays, sans leur demander leur acte de baptême politique. L'essentiel pour lui et pour l'œuvre projetée, c'était d'avoir à son service des esprits libres, conduits par leurs seules convictions et par leur respect des faits et des textes. Il lui fallait alors, de toute nécessité, se tourner vers ceux qui avaient quelque chose à dire concernant ce Jura auquel ils croyaient eux-mêmes. Que demander, en effet, sur le Jura, à un Jurassien dont l'unique occupation serait de nier ce Jura ? M. Galland ne pratique ni l'ironie, ni la plaisanterie. Voici, par ordre d'entrée, les collaborateurs, la préface étant d'André Manuel et les très belles photographies de Max Meury : Roland Béguelin, Victor Erard, Roger Schaffter, Auguste Viatte, Hilaire Theurillat, Jean-Louis Rais, Charles Beuchat, Jean-Jacques Liengme, Michel Voirol, Jean-Pierre Monnier, Vincent Philippe, Jean Cuttat, Jacques-René Fiechter, Henri Devain, Robert Simon, Arthur Nicolet, Werner Renfer et Alexandre Voisard.

Tel quel, avec ses imperfections fatales et ses rares petites exagérations, *Le Jura des Jurassiens* doit éveiller le respect de tout lecteur impartial et d'une juste critique. Aux Jurassiens, il apparaît comme un acte de foi qui va de soi et comme la quintessence d'une vérité générale et évidente, une preuve de plus — et quelle preuve ! — de l'existence réelle et justifiée par l'histoire de leur petite patrie. Ceux-là remercient M. Bertil Galland et ses collaborateurs.

Aux autres, Suisses ou étrangers, ce livre paraîtra peut-être une révélation, une découverte étonnante. Ils sauront — beaucoup le soupçonnaient déjà — que le Jura existe depuis longtemps, qu'il existe intensivement et que, pareil à sa voisine l'Alsace, il a connu bien des déboires, des luttes, des injustices. Ils comprendront le caractère des Jurassiens, qui doit être solidement trempé pour se manifester encore avec une telle efficacité, après tant et tant d'attaques sournoises, du dedans et du dehors. Ils ne s'étonneront plus, s'ils se sont jamais étonnés, des événements d'aujourd'hui, suite logique des événements d'hier, d'avant-hier et de toujours. Ce toujours remonte au dixième siècle.

Les auteurs avaient le travail facile, somme toute. Saluer son pays, l'honorer, lui rendre justice, peut-il y avoir mission plus noble et plus enthousiasmante ? Tout lecteur impartial reconnaîtra qu'ils n'ont pas abusé de la situation. Je songe surtout à la belle largeur de vue de Roland Béguelin et de Roger Schaffter. Ces responsables du Rassemblement jurassien, tenus par certains pour des meneurs, n'ont jamais sollicité les textes. Les autres non plus. De fait, on peut penser que leurs contributions vont faire autorité et qu'il sera difficile de les ignorer

dans l'ordre historique, politique et social. Attaché à un problème d'ensemble ou particulier du domaine jurassien, chacun a réagi en toute indépendance de jugement et d'expression. Un terme outré a pu se glisser de-ci de-là, mais le contexte redresse l'erreur ou l'exagération. Tous avaient à leur service une matière si riche qu'ils se sont contentés de glaner, pour ainsi dire, et de donner, presque en vrac, des exemples à l'appui de leurs affirmations. D'autres faits, d'autres vérités, d'autres conceptions artistiques ou littéraires auraient pu être évoqués. L'essentiel, c'est que le choix existe et demeure, et que la matière, vue de droite ou de gauche, se suffit et se suffira toujours à elle-même. Dites-moi ce qu'il faut avoir de plus pour obtenir le droit de paraître à la barre du présent et du passé ? *Le Jura des Jurassiens ?* Une affirmation qui sonne comme un coup de clairon, l'expression positive d'une réalité très positive !

Charles BEUCHAT